

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Les Hébreux se rendant à Jérusalem pour célébrer la Pentecôte. (Page 82, col. 1.)

Ayuntamiento de Madrid



## SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Fêtes des Hébreux. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (suite); Fleurette. — VARIÉTÉS : Réponse d'un brave; Le temple des serpents, à Whydah.

## RÉCITS HISTORIQUES.

## FÊTES DES HÉBREUX.

Les fêtes des Hébreux étaient au nombre de trois : celles de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles.

Tous les hommes étaient obligés de se trouver à Jérusalem à l'époque de ces trois grandes solennités, et il était permis aux femmes d'y venir.

Moïse avait institué la fête de Pâques en mémoire de la sortie d'Égypte et du passage de la mer Rouge; elle durait sept jours. La cérémonie principale consistait, dans chaque famille, à manger, avec du pain sans levain, un agneau ou un chevreau de l'année; on teignait les portes du sang de la victime. On devait aussi venir sacrifier au temple. A cette occasion on délivrait un condamné à mort.

La Pentecôte avait lieu en l'honneur du jour où Dieu donna sa loi à son peuple sur le mont Sinaï, cinquante jours après la sortie d'Égypte.

On célébrait la fête des Tabernacles sous des tentes, comme le faisaient les ancêtres au désert.

Quand arrivait le jour de ces solennités, les Hébreux de toutes les tribus se dirigeaient en foule vers Jérusalem, comme on le voit par la gravure de la page précédente, pour se rendre au temple. Chacun, apportant quelque offrande, s'était habillé et paré de son mieux. On revoyait avec joie ses parents et ses amis; on écoutait les prières et on assistait aux sacrifices, que la musique accompagnait toujours. Puis, dans ce temple magnifique, avaient lieu les festins où l'on mangeait les victimes de propitiation.

La loi commandait de se réjouir, et d'unir la joie sensible à la joie spirituelle. A. L.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## FRANÇOIS LE BOSSU.

Deux années qui font deux amis.

Peu de jours après, M. des Ormes fut appelé à Paris pour une affaire importante; il aurait désiré y aller seul, mais sa femme voulut absolument l'accompagner, disant qu'elle avait à faire des emplettes indispensables; elle se rendit en toute hâte chez sa belle-sœur de Cémiane pour lui annoncer son départ.

MME DE CÉMIANE. Et Christine, l'emmenez-vous?

MME DES ORMES. Certainement non; que voulez-vous que j'en fasse pendant mes courses, mes emplettes? Je n'emmène que ma femme de chambre et un domestique.

MME DE CÉMIANE. Que deviendra donc Christine?

MME DES ORMES. D'abord, mon absence durera à peine quinze jours; elle restera avec sa bonne, qui n'a pas autre chose à faire qu'à la soigner.

MME DE CÉMIANE. Il me semble que Christine la craint beaucoup; ne pensez-vous pas qu'elle soit trop sévère?

MME DES ORMES. Pas du tout! Elle est ferme, mais

très-bonne. Christine a besoin d'être menée un peu sévèrement; elle est raisonneuse, impertinente même, et toujours prête à résister.

MME DE CÉMIANE. Je ne l'aurais pas cru! Elle paraît si douce, si obéissante! Je la ferai venir souvent chez moi pendant votre absence, n'est-ce pas?

MME DES ORMES. Tant que vous voudrez, ma chère; faites comme vous voudrez et tout ce que vous voudrez, pourvu qu'elle reste établie aux Ormes avec sa bonne. Adieu, je me sauve; je pars demain, et j'ai tant à faire!

Mme des Ormes rentra, s'occupa de ses paquets, recommanda à Mina de mener souvent Christine chez sa tante de Cémiane, et partit le lendemain de bonne heure.

Cette absence, qui devait être de quinze jours, se prolongea de mois en mois pendant deux ans, à cause d'un voyage à la Martinique que dut faire M. des Ormes, qui avait placé là une grande partie de sa fortune. Mme des Ormes voulut à toute force l'accompagner, car elle aimait tout ce qui était nouveau, extraordinaire, et surtout les voyages. Pendant ces deux ans, les Cémiane et M. de Nancé ne quittèrent pas la campagne, heureusement pour Christine, qui voyait sans cesse Gabrielle, Bernard et leur ami François. Christine conçut une amitié très-vive pour François, dont la bonté et la complaisance la touchaient et lui donnaient le désir de l'imiter. Elle allait souvent passer des mois entiers chez sa tante, qui avait pitié de son abandon. Mina était hypocrite aussi bien que méchante, de sorte qu'elle sut se contenir en présence des étrangers, et que personne ne devina combien la pauvre Christine avait à souffrir de sa dureté et de sa négligence. Christine n'en parlait jamais, parce que Mina l'avait menacée des plus terribles punitions si elle s'avisait de se plaindre à ses cousins ou n'importe à qui.

Paolo aimait et protégeait Christine; il aimait aussi François, auquel il donnait des leçons de musique et d'italien, ce qui lui faisait gagner cinquante francs par mois, somme considérable dans sa position, et qui le faisait vivre. Il avait aussi quelques malades qui l'appelaient, le sachant médecin et peu exigeant pour le paiement de ses visites. D'ailleurs, il passait des semaines entières chez M. de Nancé. Ces deux années se passèrent donc heureusement pour tous nos amis. On avait tous les mois à peu près des nouvelles de M. et Mme des Ormes; ils annoncèrent enfin leur retour pour le mois de juillet, et cette fois ils furent exacts. L'entrevue avec Christine ne fut pas attendrissante; son père et sa mère l'embrassèrent sans émotion, la trouvèrent très-grandie et embellie; elle avait huit ans, avec la raison et l'intelligence d'un enfant de dix pour le moins. Son instruction ne recevait pas le même développement; Mina ne lui apprenait rien, pas même à coudre; Christine avait appris à lire presque seule, aidée de Gabrielle et de François, mais elle n'avait de livres que ceux que lui prêtait Gabrielle; François ignorait son dénûment, sans quoi il lui eût donné toute sa bibliothèque.

Le lendemain du retour de M. et Mme des Ormes, ils reçurent un mot de Mme de Cémiane, qui leur demandait de venir passer la journée suivante avec eux et d'amener Christine.

« Il faut, disait-elle, que je vous présente un nouveau voisin de campagne, M. de Nancé, qui est char-



mant, et un demi-médecin italien, fort original, qui vous amusera; il me fait savoir, par un billet attaché au collier de mon chien de garde, qu'il viendra chez moi demain. Amenez-nous Christine, Gabrielle vous le demande instamment. »

MME DES ORMES. Je suis bien aise que votre sœur fasse quelques nouvelles connaissances dans le voisinage; nous en profiterons et nous les engagerons à dîner pour la semaine prochaine.

M. DES ORMES. Comme vous voudrez, ma chère; mais il me semble qu'il vaudrait mieux attendre qu'ils nous eussent fait une visite.

MME DES ORMES. Pourquoi attendre? Si l'un est charmant et l'autre original, comme dit votre sœur, je veux les avoir chez moi; ils nous amuseront.

M. des Ormes garda le silence, comme d'habitude, devant l'opposition de sa femme. Elle courut dans sa chambre pour préparer sa toilette du lendemain.

Elle ne songea pas à Christine, mais M. des Ormes prévint la bonne qu'ils emmèneraient Christine avec eux. Les yeux de Christine brillèrent; elle eut peine à contenir sa joie; sa bouche souriait malgré elle, et ses joues s'animèrent d'un éclat extraordinaire; mais la présence de sa bonne arrêta tout signe extérieur de satisfaction; elle resta silencieuse et immobile. La journée lui parut interminable; le lendemain elle s'éveilla de bonne heure, mais sa bonne dormit tard, et la pauvre Christine attendit deux grandes heures le réveil de Mina.

La certitude d'avoir une journée de liberté mit la bonne de belle humeur; elle ne brusqua pas trop Christine, ne lui arracha pas les cheveux en la peignant, ne lui mit pas trop de savon dans les yeux en la débarbouillant, l'habilla proprement, et lui donna pour son premier déjeuner un peu de beurre sur son pain, douceur à laquelle Christine n'était pas accoutumée; car la bonne mangeait habituellement le beurre et le chocolat au lait destinés à Christine, et ne lui donnait que du pain et une tasse de lait.

La matinée s'avancait, personne ne venait chercher Christine; elle commençait à s'inquiéter, surtout quand elle entendit les allées et venues qui annonçaient le départ, et enfin le bruit de la voiture qui arrivait devant le perron. Elle n'osait rien demander à sa bonne, mais son visage s'attristait, ses yeux se mouillaient, lorsque la porte s'ouvrit et M. des Ormes entra. S'avancant vers elle :

« Christine, nous partons; es-tu prête? »

CHRISTINE. Oui, papa, depuis longtemps.

M. DES ORMES. Pourquoi tes yeux sont-ils pleins de larmes? Aimes-tu mieux rester à la maison?

CHRISTINE. Oh! non, non, papa! J'avais peur que vous ne m'oubliiez.

M. DES ORMES. Ma pauvre fille, je ne t'oublie pas, tu le vois bien. Allons vite, pour ne pas faire attendre ta maman. »

Christine ne se le fit pas dire deux fois et courut à son père qui l'emmena précipitamment. Il entendait la voix mécontente de sa femme; elle arrivait au perron et appelait :

« Philippe, où êtes-vous donc? Où est M. des Ormes? Pourquoi Christine ne vient-elle pas? »

— Me voici, madame, répondit le domestique sortant de l'antichambre. Monsieur est monté chez mademoiselle.

MME DES ORMES. Allez leur dire que je les attends.

M. DES ORMES, *arrivant*. Ne vous impatientez pas, ma chère; j'étais allé chercher Christine.

MME DES ORMES. Bonjour, Christine? Pourquoi n'es-tu pas venue chez moi?

CHRISTINE. Maman, j'attendais ma bonne, qui m'avait défendu de sortir sans elle.

MME DES ORMES. Mina a toujours des idées baroques! Quelle nécessité d'enfermer cette enfant et de l'empêcher de venir dans ma chambre! Et toi, Christine, si tu avais eu un peu d'esprit, tu n'aurais pas attendu la permission de Mina.... Comme tu es rouge, Christine; tu n'es pas jolie, ma pauvre fille!

M. DES ORMES. Il est impossible de savoir si elle a de l'esprit, puisqu'elle ne parle guère, devant nous, du moins; et, quant à sa laideur, je ne puis vous l'accorder, car elle vous ressemble extraordinairement. »

M. des Ormes sourit malicieusement en disant ces mots, et voulut aider sa femme à monter en voiture; mais elle le repoussa en disant avec humeur :

« Laissez-moi; je monterai bien sans votre aide. »

Il prit Christine dans ses bras et voulut la mettre dans la voiture, près de sa mère.

« Mettez-la sur le siège, dit Mme des Ormes; elle va chiffonner ma jolie robe ou elle la salira avec ses pieds. »

M. des Ormes plaça Christine sur le siège, près du cocher.

« Faites bien attention à la petite, dit-il en la lui remettant. »

LE COCHER. Que monsieur soit tranquille, j'y veillerai; elle est si mignonne, si douce, pauvre petite! Ce serait bien dommage qu'il lui arrivât quelque chose. »

Christine n'avait pas dit un mot tout ce temps; elle osait à peine respirer, tant elle avait peur d'augmenter l'humeur de sa mère et d'être laissée à la maison. Quand la voiture partit, elle poussa un soupir de satisfaction.

« Vous avez quelque chose qui vous gêne, mademoiselle Christine? demanda le cocher. »

CHRISTINE. Non, au contraire; je suis si contente que nous soyons partis! J'avais si peur de rester à la maison!

LE COCHER. Pauvre petite mamselle! Votre bonne vous rend la vie dure tout de même.

CHRISTINE. Oh! taisez-vous, je vous en prie, bon Daniel; si ma bonne le savait!

LE COCHER. C'est vrai tout de même! Pauvre petite! vous n'en seriez pas plus heureuse.

CHRISTINE. Mais je vais voir Gabrielle, qui est si bonne pour moi! Et le petit François, qui est si bon! Et mon cousin Bernard, que j'aime tant! Je suis heureuse, très-heureuse, je vous assure!

— Aujourd'hui, dit Daniel en lui-même; mais demain, ce sera autre chose. »

Christine ne parla plus, elle songea avec bonheur à la bonne journée qu'elle allait passer; la route n'était pas longue, on ne tarda pas à arriver, car il n'y avait que trois kilomètres du château des Ormes à celui de M. et Mme de Cémiane. Gabrielle et Bernard se précipitèrent à la rencontre de leur cousine, que M. des Ormes avait fait descendre de dessus le siège.

« Viens vite, lui dit Gabrielle, j'ai habillé une poupée comme une mariée; viens voir comme elle est jolie! Elle est pour toi. »

Mme des Ormes était déjà entrée au salon, et Chris-



tine se laissa aller à toute sa joie; Gabrielle et Bernard l'emmenèrent dans leur chambre, où elle trouva sa poupée étendue sur un joli petit lit et habillée en robe de mousseline blanche, avec un voile comme pour une première communion. Christine ne cessait de remercier Gabrielle, et Bernard aussi, qui avait travaillé avec le menuisier au petit lit de la poupée. François ne tarda pas à se joindre à ses amis; Christine lui témoigna sa joie de le revoir. Pendant que son cœur se dilatait et que sa langue se déliait, Mme des Ormes faisait la gracieuse avec M. de Nancé, que lui avait présenté Mme de Cémiane, et l'Italien, qui saluait et qui faisait son possible pour plaire à Mme des Ormes, afin d'être engagé à aller la voir, ce qui lui ferait une connaissance de plus.

Il avait bien vite deviné que c'était à Mme des Ormes qu'il fallait plaire pour être admis chez elle; aussi ne cessa-t-il de chercher les occasions de lui être agréable; elle laissa tomber une épingle qui attachait son châle, Paolo se précipita à quatre pattes pour la chercher.

MME DES ORMES. Ce n'est pas la peine, monsieur Paolo; une épingle n'a rien de précieux.

PAOLO. Une épingle portée par vous, bella signora, est une trésor.

MME DES ORMES, *riant*. Joli trésor! Voyons, mon-

sieur Paolo, finissez vos recherches; je vous répète que ce n'est pas la peine.

PAOLO. Zamaï, signora; ze resteraï ployé vers la terre zousqu'à la trouvaille de ce trésor.

— Madame la comtesse est servie! annonça un valet de chambre.

Chacun se dirigea vers la salle à manger; Paolo restait à quatre pattes. Il se releva sur ses genoux quand tout le monde fut sorti.

« Per Bacco! dit-il à mi-voix en se grattant la tête, z'ai fait oune sottise.... Quoi faire?... ils vont manzer tout!... Et cette couquine d'épingle, quoi faire?... Ah! z'ai oune idée! Bella! bellissima! Zé vais prendre oune épingle sour la table et zé dirai: Voilà! voilà votre épingle! Zé l'ai trouvée! »

Il sauta sur ses pieds, saisit une des épingles qui garnissaient une pelote à ouvrage posée sur la table, et

se précipita vers la salle à manger d'un air triomphant.

« Voilà, voilà, signora! Zé l'ai trouvée!

— Ah! ah! ah! dit Mme des Ormes riant aux éclats, ce n'est pas la mienne! Elle est blanche, la mienne était noire!

— Dio mio! s'écria le malheureux Paolo, consterné de ce qu'il venait d'entendre; c'est parce que zé l'ai frottée à.... à.... mon horloze d'arzent.



Il me fait savoir qu'il viendra demain. (Page 83, col. 1.)



M. des Ormes plaça Christine sur le siège. (Page 83, col. 2.)

— Voyons, monsieur Paolo, finissez vos folies et mangez votre omelette, dit M. de Cémiane à demi mécontent; le déjeuner n'en finira pas, et les enfants n'auront pas le temps de s'amuser et de faire leur pêche aux écrevisses.

Paolo ne se le fit pas dire deux fois; il se mit à table et avala son omelette avec une promptitude qui lui fit

regagner le temps perdu. Mme des Ormes regardait souvent Christine et la reprenait du geste et de la voix.

« Tu manges trop, Christine!... N'avale donc pas si gloutonnement!... Tu prends de trop gros morceaux!... »

Christine rougissait, ne disait rien; François, qui était près d'elle, la voyant prête à pleurer, après une



dixième observation, ne put s'empêcher de répondre pour elle :

« C'est parce qu'elle a très-faim, madame; d'ailleurs, elle ne mange pas beaucoup; elle coupe ses bouchées aussi petites que possible. »

Mme des Ormes ne connaissait pas François; elle le regarda d'un air étonné.

MME DES ORMES. Qui êtes-vous, mon petit chevalier, pour prendre si vivement la défense de Christine ?

FRANÇOIS. Je suis son ami, madame, et je la défendrai toujours de toutes mes forces.

MME DES ORMES. Qui ne sont pas grandes, mon pauvre petit.

FRANÇOIS. Non, c'est vrai; mais j'ai papa pour soutenir, si j'en ai besoin.

MME DES ORMES, d'un air moqueur. Oh! oh! voudriez-vous me livrer bataille, par hasard? Et où est-il, votre papa, mon petit Ésope?

— Près de vous, madame, reprit M. de Nancé d'une voix grave et sévère.

MME DES ORMES, très-surprise. Comment? ce petit.... ce.... cet aimable enfant?

M. DE NANCÉ. Oui, madame, ce petit Ésope, comme vous venez de le nommer, est mon fils; j'ai l'honneur de vous le présenter.

MME DES ORMES, embarrassée. Je suis désolée.... je suis charmée!... Je regrette.... de ne l'avoir pas su plus tôt....

M. DE NANCÉ. Vous lui auriez épargné cette nouvelle humiliation, n'est-ce pas, madame? Pauvre enfant! il en a tant supporté! Il y est plus fait que moi!

FRANÇOIS. Papa! papa! je vous en prie, ne vous en affligez pas! Je vous assure que cela m'est égal! Je suis si heureux ici, au milieu de vous tous! Bernard, Gabrielle et Christine sont si bons pour moi! Je les aime tant!

— Et nous aussi nous t'aimons tant, mon bon François! dit Christine à demi-voix en lui serrant la main dans les siennes.

— Et nous t'aimerons toujours! Tu es si bon! reprit Gabrielle en lui serrant l'autre main.

BERNARD. Et partout et toujours nous nous défendrons l'un l'autre; n'est-ce pas François?

Mme des Ormes était restée fort embarrassée pendant ce dialogue; M. des Ormes ne l'était pas moins qu'elle, pour elle; M. et Mme de Cémiane étaient mal à l'aise et mécontents de leur sœur. M. de Nancé restait triste et pensif. Tout à coup Paolo se leva, étendit le bras, et dit d'une voix solennelle :

« Écoutez tous! Écoutez-moi, Paolo. Zé dis et zé zure que lorsque cet enfant qu'il la signora appelle Ésope, aura vingt et une ans, il sera aussi grand, aussi belle que son respectable signor père. C'est moi qui le ferai, parce que l'enfant est bon, qu'il m'a fait une énorme bienfait, et.... et que ze l'aime. »

M. DE NANCÉ. C'est la seconde fois que vous me faites cette bonne promesse, monsieur Paolo; mais si vous pouvez réellement redresser mon fils, pourquoi ne le faites-vous pas de suite.

« Patience, signor mio, ze zouis médecin. A présent, impossible, l'enfant grandit; à dix-huit ou vingt ans, c'est bon; avant, mauvais. »

M. de Nancé soupira et sourit tout à la fois en regardant François dont le visage exprimait le bonheur et la gaieté. Il causait d'un air fort animé avec ses amis; tous parlaient et riaient, mais à voix basse pour ne pas troubler la conversation des grandes personnes.

COMTESSE DE SÉGUR.  
(La suite au prochain numéro.)

## FLEURETTE.

CONTE.

I

Il était une fois une petite fille si jolie, si jolie, que, de mémoire d'homme,

me, on n'en avait vu dans le pays qu'elle habitait aucune qui pût lui être comparée; comme elle avait l'éclat et la fraîcheur d'une fleur, elle n'était connue



Elle trouva sa poupée étendue sur un petit lit. (Page 84, col. 1.)



Paolo se précipita à quatre pattes dans la chambre. (Page 84, col. 2.)



dans tous les environs que sous le nom de Fleurette. Son père et sa mère étaient étrangers, mais établis dans ce pays depuis plusieurs années. Ils étaient pauvres et d'une laideur aussi remarquable que la beauté de leur enfant; on les appelait Lourdas, qui, dans l'idiome du ce pays, signifiait *très-laid*.

Un jour la mère Lourdas dit à sa petite Fleurette : « Prends ce panier, ma fille, et va porter le dîner à ton père, qui travaille là-bas au champ qui est un peu au delà de la fontaine des Grands-Noyers. »

Fleurette obéit et s'achemina lentement vers ce champ. Arrivée près de la fontaine des Grands-Noyers, se sentant vivement pressée par la soif, elle posa à terre son panier et s'avança pour y prendre de l'eau dans le creux de sa main; mais soudain elle s'arrêta et poussa un grand cri en voyant un petit enfant qui se penchait si fort, pour se désaltérer, vers l'endroit le plus profond de la fontaine, qu'il y serait infailliblement tombé si Fleurette ne fût accourue à son secours et ne l'eût retenu par ses vêtements.

L'enfant aussitôt se retourna et lui dit :

« Petite Fleurette, tu viens de me sauver la vie; je te donne ce bouquet pour t'en récompenser. »

En même temps, il détacha d'une couronne qu'il avait sur sa tête, une branche de laurier-rose toute fleurie.

« Surtout, ajouta-t-il, promets-moi de ne jamais donner ces fleurs à personne. »

Fleurette le lui promit, le remercia fort de son petit présent, et continua son chemin. Mais quelle fut sa surprise en voyant que pendant qu'elle attachait son bouquet à son corset, sa pauvre jupe de toile grise se changeait en une robe blanche comme la neige et toute garnie de fleurs, et ses gros sabots en de jolis petits souliers de satin ornés de si charmantes broderies, qu'on eût dit qu'ils avaient été travaillés par les fées; son vieux chapeau de paille était devenu d'un tissu fin et léger, orné de roses et de jasmin; enfin, son lourd panier avait pris la forme la plus élégante et fut bientôt d'une extrême légèreté.

Dès qu'elle arriva près de son père, celui-ci parut fort étonné de sa métamorphose, et, transporté de joie à la vue de la branche de laurier-rose qu'elle avait attachée à son corset, il lui dit :

« Ma petite Fleurette, qui as-tu donc rencontré? »

Fleurette lui raconta ce qui lui était arrivé; puis, ouvrant son panier :

« Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'est-ce que je vois? C'est une poularde, si bien rôtie, qu'elle donne appétit à la regardant, qui est à la place du lard que m'avait donné pour vous ma mère, et ce sont des pêches aussi grosses que ma tête qui ont remplacé notre morceau de fromage! »

Maitre Lourdas avait ses raisons pour n'être pas très-surpris de l'aventure; il dit en souriant :

« Assieds-toi là près de moi, ma petite Fleurette, dit-il; dine, et tu retourneras ensuite à la maison, sans t'arrêter à causer avec qui que ce soit. Surtout, prends bien garde de perdre ou de donner les jolies fleurs placées à ton corset. »

Fleurette promit d'obéir, et, après avoir diné et avoir embrassé son père, elle remit son petit panier à son bras et reprit gaiement le chemin de sa maison. Arrivée sous les grands noyers, elle rencontra un petit homme qui lui parut si singulier, qu'elle s'arrêta pour le regarder.

Sa taille s'élevait à peine à un mètre; une double bosse encadrait sa grosse tête et la surmontait comme un bourrelet; son nez était gros et mal fait, sa bouche grande, et ses yeux si petits, qu'on aurait pu à peine les distinguer, tant ils étaient enfoncés dans leur orbite, s'ils n'eussent été fort brillants et entourés d'un cercle rouge. Il paraissait fort vieux.

« Où vas-tu donc comme cela, ma jolie petite? lui dit-il. »

— Monsieur, lui répondit Fleurette en lui faisant une profonde révérence, je vais retrouver ma mère au village.

— Tu as à ton corset un fort joli bouquet, mais j'en tiens un qui vaut bien davantage. Regarde! »

En même temps le rusé vieillard lui présenta une branche de jasmin dont les fleurs étaient de diamants, la tige d'or et le feuillage d'émeraudes; elle fut éblouie de son éclat.

« Ce n'est pas tout, » reprit en souriant le vieillard.

Il secoua cette branche précieuse, et aussitôt Fleurette vit s'en échapper des jouets, des poupées, des bagues, des fleurs, des fruits superbes et des bonbons.

« Oh! monsieur, quelle merveilleuse fleur! s'écria la petite fille. »

— Si tu y consens, je l'échangerai contre ton bouquet, parce que je sais que tu es bien sage, et que je t'aime beaucoup. »

Fleurette réfléchit un instant à la promesse qu'elle avait faite à son père et au bel enfant qui lui avait donné son bouquet; mais celui du vieillard était si brillant, si séduisant, qu'elle ne put résister au désir de le posséder; elle fit ce qu'un enfant ne doit jamais faire, elle enfreignit l'ordre que son père lui avait donné et manqua à la promesse qu'elle lui avait faite. Vous allez voir qu'elle en fut bien punie. Se hâtant de détacher les simples et fraîches fleurs qui parfumaient son corset, elle les offrit au vieillard, qui lui remit en échange son bouquet magique; il disparut au même instant en poussant un éclat de rire si bruyant, que les échos d'alentour en retentirent. Fleurette en fut effrayée.

Pour comble de chagrin, elle s'aperçut que de vilains haillons avaient remplacé sa jolie toilette. Pour s'en consoler, elle secoua sa branche de jasmin, mais quelle ne fut point sa surprise, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle avait perdu tout son merveilleux éclat! et la pauvre petite fut au désespoir quand, au lieu de perles, de pierres précieuses, de fleurs et de jouets, elle vit s'en échapper deux gros vilains crapauds, une couleuvre et une vipère, qui se mirent à la suivre en sifflant et coassant d'une manière effrayante; Fleurette avait beau pleurer, à chaque pas qu'elle faisait son vilain cortège grossissait; elle arriva à sa maison et se jeta toute effrayée dans les bras de sa mère.

« Qu'est-ce que ceci, ma chère petite, et quelle mauvaise rencontre as-tu donc faite? » dit la bonne femme.

Fleurette lui raconta à la hâte tout ce qui lui était arrivé; sa mère prit de ses mains la vilaine fleur cause de son chagrin, et alla la jeter dans une mare voisine; vipères, crapauds et couleuvres prirent le même chemin et s'y jetèrent la tête la première.

La mère Lourdas revint ensuite, essuya les larmes de sa pauvre enfant, la fit asseoir auprès d'elle et lui parla ainsi :

« Tu as douze ans aujourd'hui, ma fille, le moment



des épreuves est arrivé pour toi. Afin de te faire comprendre combien il est essentiel pour nous que tu sois docile, sage et modeste, je vais te raconter mon histoire. Prête-moi la plus grande attention, mon enfant. »

## II

Je n'ai pas toujours été la mère Lourdas, pauvre et laide villageoise. Au milieu de l'Océan, à une grande distance de tout continent, s'élève une île qui n'est pas encore connue des Européens ; on l'appelle l'île des Roses, à cause de la grande quantité de ces fleurs qui y croissent naturellement et qui y sont d'une beauté extraordinaire. Les bois, les haies, les buissons en sont couverts ; mais ce n'est pas le seul avantage de cette île délicieuse : on y voit croître en abondance tous les fruits que produisent les diverses parties du monde, et ils y ont la saveur la plus exquise ; enfin, dans des prairies émaillées de fleurs paissent d'innombrables troupeaux dont la laine est plus douce que la soie, et dont la chair a un goût délicieux. C'est dans cet heureux séjour que je suis née ; j'en étais la reine. Pourquoi me regarder, mon enfant, avec cet air étonné ? oui, j'en étais la reine, et ma figure était alors d'une beauté si remarquable, qu'elle était passée en proverbe dans le pays, et qu'on disait d'une belle fille, pour la flatter : « Elle est belle comme la reine ! » Mais cette beauté me fut fatale et a causé le malheur de ma vie.

Les habitants de l'île des Roses ont un talent particulier pour tirer de ces fleurs des essences mille fois plus délicieuses que celles de l'Europe et même de l'Asie. Comme les génies ont une extrême passion pour ces suaves parfums, ils venaient souvent dans mon île échanger avec mes sujets mille choses précieuses contre leurs essences. Malheureusement, les mauvais génies en étaient aussi amateurs que les bons, et leurs désagréables visites laissaient toujours quelques malheureuses traces dans mon île.

J'étais orpheline, et, mon peuple me pressant de prendre un époux, je demeurai quelque temps fort incertaine sur le choix que je devais faire. Cependant, le beau, le sage Belamir, mon parent assez proche, fixa mes irrésolutions ; outre ses qualités personnelles et notre parenté, il avait l'honneur d'être allié à un bon génie, très-puissant, qui venait souvent dans mon île, et j'espérais qu'il pourrait m'aider à garantir mes sujets des insultes des mauvais génies.

Un soir que je me promenais seule sur une terrasse de mon palais, et que ces pensées absorbaient mon esprit, je fus tirée de cette profonde rêverie par un bruit qui ressemblait au grondement lointain du tonnerre ; il allait toujours croissant et paraissait approcher de moi avec une effrayante rapidité ; enfin, à la lueur de mille éclairs, j'aperçus, assis sur un énorme lion, le roi des mauvais génies.

Une triple couronne de fer ceignait son front ; un énorme serpent à écailles dorées entourait ses reins de ses replis et lui servait de ceinture ; il tenait à la main une pique étincelante d'où s'échappaient, à mesure qu'il l'agitait, de longs jets de flamme ; sa figure avait quelque chose de sinistre, de féroce ; de ses yeux enfoncés jaillissaient de fauves étincelles et d'ardents regards qui, quoiqu'il tâchât de les adoucir, me causèrent un tel effroi, que je sentais mes jambes trembler et mon cœur prêt à défaillir, quand sa terrible voix fit entendre ces mots :

« Belle reine ! que mon aspect ne te cause point d'épouvante, quoique je puisse aussi facilement, d'un coup de cette pique, t'ensevelir avec ton île dans les abîmes de l'Océan, qu'il est facile à la tempête de briser un frêle navire. Loin que je veuille te causer du dommage, ta beauté m'a tellement charmé, que je viens t'offrir de partager ma puissance dans les airs et sur la terre. Veux-tu de moi pour époux ? Réponds promptement, car je n'aime point les délais.

— Puissant génie, lui répondis-je, que n'êtes-vous venu plus tôt ? Mes sujets me pressaient de choisir un époux, j'ai agréé les vœux de Belamir, et il a reçu ma parole royale.

— Belle dé faite ! s'écria le génie d'un ton courroucé. Belamir n'a pas encore reçu ta foi, et, jusque-là, n'es-tu point maîtresse de ton sort ?

— Non, puissant génie ; quand on a donné une parole, on doit la tenir, et je ne rétracterai point la mienne. »

A ces mots, la plus horrible fureur éclata dans les yeux du mauvais génie.

« Malheureuse ! dit-il en poussant un épouvantable rugissement, ma vengeance te poursuivra sans cesse ! Malheur ! mille fois malheur à Belamir, à toi et aux enfants qui naîtront de vous ! »

Ces derniers mots se perdirent dans les airs, où le méchant génie s'éleva et disparut à mes yeux.

(La suite au prochain numéro.)

Mme BOUQUET.

## VARIÉTÉS.

## RÉPONSE D'UN BRAVE.

Le comte d'Harcourt disait au colonel d'Aguerre :

« Le roi nous commande d'attaquer les îles de Lérins. On commencera par celle de Sainte-Marguerite. Croyez-vous pouvoir y descendre avec vos gens ?

— Dites-moi, mon général, le soleil entre-t-il dans cette île ?

— Eh ! oui, sans doute, il y entre.

— S'il y entre, mon régiment pourra bien y entrer. »

Il tint parole.

## LE TEMPLE DES SERPENTS, A WHYDAH.

Les peuples de la Guinée pratiquent le plus grossier fétichisme.

On appelle ainsi une idolâtrie stupide, qui considère comme des divinités des choses animées ou inanimées.

A Whydah, ville où les Français ont élevé un fort pour protéger leur commerce, les habitants adorent une espèce particulière de serpents.

Un temple leur est consacré.

Ce temple est situé non loin du fort, dans un lieu un peu isolé, sous un groupe d'arbres magnifiques.

Ce curieux édifice consiste simplement en une sorte de rotonde de dix à douze mètres de diamètre et de sept à huit de hauteur. Les murs, en terre sèche, comme ceux des cases des habitants, sont percés de deux portes opposées, par lesquelles entrent et sortent librement les divinités du lieu. La voûte de l'édifice, formée de branches d'arbres entrelacées qui soutiennent un toit d'herbes sèches, est constamment tapissée de serpents qu'on peut facilement examiner.

Tous appartiennent à des espèces inoffensives, car ils sont dépourvus de crochets canaliculés dont la présence caractérise les serpents venimeux. Leur taille



varie d'un à trois mètres; ils ont le corps cylindrique, un peu renflé au milieu, et se terminant insensiblement par une queue formant le tiers à peu près de la longueur totale de l'animal. La tête est large, aplatie, et triangulaire à angles arrondis, soutenue par un cou un peu moins gros que le corps. Leur couleur varie du jaune clair au jaune verdâtre. Les uns (c'est le plus grand nombre) portent sur le dos, dans toute leur lon-

gueur, deux lignes brunes, tandis que d'autres sont irrégulièrement tachetés.

Le nombre de ces animaux peut s'élever à plus d'une centaine. Les uns descendent ou montent enlacés à des troncs d'arbres disposés à cet effet le long des murailles; les autres, suspendus par la queue, se balancent nonchalamment, dardant leur triple langue et regardant avec des yeux clignotants; d'autres enfin sont



Le temple des Serpents, à Whydah.

roulés et endormis dans les herbes du toit. Malgré l'originalité fascinante de ce spectacle et l'absence complète de tout danger, l'Européen qui visite ce temple, par exemple l'officier français représenté dans notre gravure se sent mal à l'aise au milieu de ces visqueuses créatures, et en quittant le temple il laisse échapper un soupir de soulagement comme au sortir d'un mauvais rêve.

Il n'est pas rare de voir dans les rues de la ville quelques-uns de ces animaux sacrés promenant leurs loisirs. Quand les nègres les rencontrent, ils s'en approchent avec les plus grandes marques de respect et en se traînant sur les genoux, les prennent dans leurs bras avec mille précautions et ils les reportent dans leur temple, de crainte qu'il ne leur arrive quelque fâcheux accident.

L.